

# L'évolution du spirituel dans la presse

par Patricia BRIEL,\* Genève

*Le constat s'impose : depuis quelques années, le fait religieux n'est plus un sujet rébarbatif dans les médias occidentaux. Bien au contraire. La régularité avec laquelle reviennent dans les quotidiens, les magazines et les revues, à la télévision et à la radio les dossiers consacrés aux questions religieuses, au sens large, laisse à penser que celles-ci intéressent un public de plus en plus vaste et qu'elles sont devenues un thème «vendeur». L'apparition d'une page «religion» dans certains quotidiens est également un signe de cette évolution. Le temps où la presse s'attachait à évoquer le «déclin du religieux» (années 60) semble très lointain. Aujourd'hui, elle préfère parler de «retour du religieux», de «réveil spirituel», de «nouvelles spiritualités», voire de «triomphe des religions».¹ Ainsi, en l'espace d'une trentaine d'années, l'appréhension médiatique du fait religieux s'est profondément modifiée. Elle a suivi pour l'essentiel les métamorphoses qui ont caractérisé le champ religieux, mais elle a aussi répondu à des impératifs commerciaux.*

Une compréhension de l'évolution de la thématique religieuse dans la presse laïque occidentale est indissociable d'une analyse des transformations qui ont bouleversé la religion. Les changements qui ont affecté le métier de journaliste et la façon d'aborder l'actualité ont également joué un rôle dans cette évolution. Durant ces trente dernières années, les médias ont progressivement pris conscience que le phénomène religieux débordait largement le christianisme et ses principales confessions, ainsi que les autres monothéismes. Ils ont donc mis l'accent sur l'implantation des religions asiatiques en Occident, la montée des nouvelles religiosités et le phénomène sectaire, tout en décrivant également la quête de sens et les aspirations spirituelles de l'homme moderne. Ils n'ont pas pour autant négligé l'information de type institutionnel sur la vie des Eglises traditionnelles, mais ils ont privilégié le côté spectaculaire des événements.

Il faut remonter au début des années 60 pour voir s'esquisser les prémices d'un nouveau rapport au fait religieux. Cette époque est portée par l'idéologie du progrès triomphant et de la science toute-puissante, dont la presse est volontiers l'avocate. La société peut difficilement tolérer «l'obscurantisme» des institutions religieuses, surtout celui de l'Eglise catholique, de loin la plus visible par sa structure centralisée et fortement hiérarchisée. La religion est alors perçue comme incompatible avec la modernité.

Les enquêtes sociologiques lancées dans les années 50 et 60 en France par Gabriel Le Bras (1891-1970), et en Europe par d'autres chercheurs accréditent la perte d'influence du catholicisme dans la société et constatent, avec la pratique culturelle

\*Journaliste au *Temps*, spécialisée dans les questions religieuses.

comme principal indicateur d'adhésion à l'institution, la désaffection des fidèles et l'effondrement de la civilisation paroissiale. Dans les *Golden Sixties*, qui marquent l'apogée de la civilisation technique et rationaliste, la sécularisation devient donc synonyme de recul de la religion, reléguée au rang d'antiquité tout juste bonne à meubler les conversations des bigots.

### Pluralité religieuse

Il faudra attendre les années 70 pour constater que modernité et religion ne s'excluent pas. Les médias découvrent à ce moment, en même temps que les sociologues des religions, l'existence d'une nébuleuse de croyances et prennent acte du fait que croyance et appartenance sont destinées à poursuivre des carrières séparées. A cette époque, il apparaît que la religion peut parfaitement cohabiter avec la modernité sans que l'une ne menace l'autre. Comme l'explique la sociologue Danièle Hervieu-Léger, «la *sécularisation* des sociétés modernes ne se résume donc pas dans le processus d'éviction sociale et culturelle de la religion avec lequel on la confond couramment»,<sup>2</sup> mais elle se trouve désormais associée à un processus de réaménagement des croyances.

La sécheresse d'un monde gouverné par la raison scientifique, les premières crises pétrolières, la fin des grandes utopies politiques, la naissance d'une contre-culture opposée aux valeurs matérialistes ont progressivement préparé le terrain pour le retour en force de la religion sur la scène publique. Les années 70 assistent ainsi à la montée des religiosités parallèles, des sectes et de l'ésotérisme. Le *New Age* étend ses ramifications. Des religions inconnues font leurs premiers pas en Occident.

Dans le champ infini des possibilités qui s'ouvrent à lui, et dans un contexte de dérégulation institutionnelle du religieux,

l'homme occidental commence à bricoler sa propre religion. Tandis que les identités religieuses se pulvérisent, les religions asiatiques s'installent durablement en Europe. Ainsi, en vingt-cinq ans, le bouddhisme est devenu la quatrième religion de la France. Dans les années 80, alors que l'individualisation des croyances se développe, surgissent les radicalismes religieux, comme les intégrismes islamique et judaïque, qui ont aussi contribué à donner une place importante au fait religieux dans les médias. Ce radicalisme se poursuit dans les années 90 : plusieurs conflits présentent une dimension religieuse, à tel point qu'on a parfois pu parler de «guerres de religions».

La mondialisation aidant, le pluralisme religieux est donc devenu un fait impossible à ignorer dans les années 90 et une clé de compréhension du monde moderne. L'information s'adapte à cette nouvelle situation. Les dossiers consacrés à l'islam, au bouddhisme, à l'hindouisme, au judaïsme, au christianisme et autres religions commencent à proliférer. A titre d'exemple, le magazine *Télérama* publie en novembre 1996 un hors série sur le sujet «Dieu dans tous ses états», qui se propose de faire un petit tour du monde des religions et de leurs pratiques. Le bouddhisme apparaît comme le principal bénéficiaire de l'intérêt que les médias portent aux grandes religions. En France, cinq millions de personnes se disent «proches» du bouddhisme. La figure du Dalaï-Lama, chaleureuse et charismatique, contribue au succès de cette religion, qui rejoint les aspirations de l'homme contemporain à plusieurs titres : absence d'un Dieu personnel et de dogmes, pragmatisme, accent mis sur le perfectionnement de l'individu, techniques de méditation.

De façon plus caractéristique apparaissent dans les années 90 les thèmes de la quête du sens et de la spiritualité. Le magazine *Télérama* sort un nouveau hors série en 1998, qui se penche cette fois sur

la question : «Le XXI<sup>e</sup> siècle sera-t-il religieux ? Les dix tendances du spirituel pour l'an 2000». Les dix «trends» spirituels mis en valeur sont symptomatiques de l'évolution de l'appréhension du phénomène religieux par les médias : «La culture du moi», «Institutions en crise», «L'émotion avant tout», «Dieu au féminin», «La passion des racines», «Le salut par la beauté», «Croyances parallèles», «Savants mystiques», «Le sens du mystère», «Le dialogue des religions». Il n'est pas innocent qu'un dossier consacré aux tendances spirituelles pour l'an 2000 débute par «La culture du moi». Car la religion relève désormais d'une expérience subjective et émotive, voire esthétique. A cet égard, elle s'expérimente comme le lieu où l'être humain peut dépasser ses limites, grâce notamment à la mystique, et comme une pratique ou un art de vivre qui mène à la sagesse.

Dans un monde sans utopies et sans repères, l'homme cherche une règle de vie et la trouve, entre autres, dans la «nébuleuse mystique-esotérique» dont parle la sociologue des religions Françoise Champion. Il semble avoir abandonné la quête de Dieu au profit de la recherche active d'une transformation intérieure qui, au moyen de méthodes précises, comme le yoga ou la méditation, lui donnera accès sinon à l'expérience du divin, du moins à l'épanouissement personnel, souvent confondu avec l'épanouissement spirituel. Parfois sa quête le pousse à entrer dans une secte. Les



*Le Dalai-Lama, figure charismatique.*

croyances parallèles et les dérives sectaires font donc aussi les délices des médias dans les années 90.

Tandis que le contenu des spiritualités orientales est régulièrement exposé dans les magazines, la substance de la foi chrétienne est occultée. C'est l'image même de Dieu, si l'on peut dire, qui change dans les médias. Lorsqu'ils parlent de Dieu, ils évoquent un divin vague et diffus, rarement le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament. En août 1996, l'hebdomadaire fran-

çais *Le Nouvel Observateur* a consacré sa une et le dossier d'ouverture au thème : «Les nouveaux visages de Dieu. Les Eglises implorent, les religions prolifèrent...» Ce titre illustre parfaitement les nouveaux contours du traitement médiatique du fait religieux. Tandis qu'on décrit volontiers l'engouement pour les religions orientales, qui ont un goût de neuf du point de vue d'un journaliste occidental, on préfère se concentrer, lorsqu'il s'agit des Eglises chrétiennes, sur les graves problèmes qu'elles rencontrent. Quand les médias réalisent des dossiers sur l'une ou l'autre Eglise, c'est la plupart du temps pour analyser ses difficultés internes, son discours moral, ses relations avec les pouvoirs en place, les scandales financiers ou sexuels qui la touchent.

### Catholicisme, sous les feux

Dans ce contexte, l'Eglise catholique se trouve plus souvent au centre de l'attention médiatique que les Eglises protestantes, qui entretiennent généralement un rapport moins conflictuel avec la modernité. De plus, la structure éclatée et non hiérarchique du protestantisme joue en sa défaveur dans un monde médiatique qui privilégie le côté spectaculaire de l'actualité. L'Eglise catholique continue donc à susciter de l'intérêt, mais il est souvent exprimé de manière négative. Selon l'historien français René Rémond, «toutes proportions gardées, il y a aujourd'hui une culture du mépris à l'encontre du catholicisme. C'est particulièrement manifeste dans les médias. (...) Contre le catholicisme toutes les insultes sont permises. (...) On ne passe rien à la religion catholique. Pour des raisons qui touchent principalement à la morale. Pour beaucoup, catholicisme rime avec ordre moral.»<sup>3</sup>

Cela dit, il serait exagéré de peindre le diable sur l'écran ou le papier journal. S'il

est vrai que les médias manifestent volontiers un certain anticléricalisme, surtout lorsque les Eglises cherchent à s'immiscer dans la vie privée des hommes, ils accordent cependant une large place aux représentants les plus charismatiques de la religion chrétienne. Les voyages de Jean Paul II sont largement relatés, tout comme des manifestations ponctuelles mais spectaculaires, telles que les Journées mondiales de la jeunesse. Le Jubilé de l'Eglise catholique et ses temps forts, par exemple la demande de pardon du pape pour les fautes commises par les membres de l'Eglise au cours de l'histoire, son voyage en Israël, la Déclaration *Dominus Jesus*, ont fait l'objet de très nombreux articles et commentaires.

Par ailleurs, les journalistes ont commencé à poser un regard nouveau sur le christianisme durant les toutes dernières années du XX<sup>e</sup> siècle. Dans les années 90, le religieux est réinvesti par les médias comme lieu de mémoire. Ainsi, les sujets de nature historique ou archéologique concernant le christianisme trouvent de nombreux lecteurs. Des articles explorent les racines judéo-chrétiennes de la civilisation occidentale. Certaines figures fondatrices, comme Abraham, Moïse et Jésus, font la une des magazines.<sup>4</sup> La série d'émissions *Corpus Christi*, centrée sur le Jésus historique et diffusée pour la première fois par Arte en 1997, a été vue par plusieurs millions de téléspectateurs. A l'orée de l'an 2000, des quotidiens, des émissions de radio et de télévision ont revisité les principales étapes de l'histoire du christianisme. Certaines des expressions de cette religion font également l'objet de dossiers. Des pratiques chrétiennes qui regagnent du terrain, comme la prière individuelle, sont abordées comme de véritables phénomènes de société.<sup>5</sup> Les grands moments de l'année liturgique, comme Pâques, sont l'occasion d'explorer à nouveau les rites chrétiens et leur sens. Il est

amusant de constater que dans l'ère post-chrétienne qui est la nôtre, pour utiliser l'expression d'Emile Poulat, le christianisme, fragilisé et méconnu, redevient un objet de curiosité médiatique.

## Information divertissante

Cette analyse de l'évolution de la thématique religieuse dans les médias serait incomplète si l'on ne s'arrêtait pas un moment sur les changements importants ayant marqué la profession journalistique, qui expliquent en partie le regain d'intérêt pour les faits religieux. Selon une étude américaine réalisée par le *Project for excellence in journalism*, une organisation civique de recherche sur les médias qui a analysé plus de 6 000 articles de presse, de magazines et émissions télévisuelles de 1977 à 1997, le journalisme civique, qui s'occupe de relater fidèlement les événements politiques et les affaires du monde, a considérablement diminué au profit d'une information divertissante, *infotainment* en anglais (contraction de *information* et *entertainment*).<sup>6</sup>

Selon cette étude, les priorités des médias ont clairement changé : l'information institutionnelle, froide et détachée, a laissé la place à une information émotionnelle, qui privilégie les scandales, les catastrophes, les faits divers, les sujets de proximité et d'intérêt humain comme les récits de vie, les témoignages bouleversants, les angoisses existentielles, etc. Une telle analyse s'applique au traitement des questions religieuses. La religion relevant désormais de l'expérience émotionnelle et individuelle, il n'est pas étonnant que les articles et les émissions sur les phénomènes religieux se multiplient.

En 1977, les sujets concernant la santé, les catastrophes, la religion et l'économie pratique représentaient 28,6 % du total des informations dans les médias américains.

En 1997, cette proportion atteint 40 %. Mais le choix de privilégier l'information divertissante au détriment de l'analyse du travail des institutions n'est pas arbitraire : il correspond au souhait du lectorat et aux intérêts commerciaux des entreprises de presse. Les médias ont ainsi de plus en plus souvent recours à des panels de lecteurs afin de pouvoir déterminer leurs attentes et d'y répondre.

Cette attitude peut déplaire, mais elle présente des côtés positifs. L'exploration médiatique des différentes formes de l'individualisation du croire a contribué notamment à élargir l'intérêt pour le fait religieux et à valider son existence et son importance dans la société. La modification des priorités journalistiques et des façons de traiter les sujets a aussi permis une redécouverte du christianisme sous différents angles. D'une telle évolution, le christianisme ne sort donc pas perdant, bien au contraire.

P. B.

<sup>1</sup> «Recul des confessions, triomphe des religions», in *Esprit*, «Le temps des religions sans Dieu», juin 1997.

<sup>2</sup> **Danièle Hervieu-Léger**, *Le pèlerin et le converti*, Flammarion, Paris 1999, p. 36.

<sup>3</sup> **René Rémond**, *Le christianisme en accusation*, Desclée de Brouwer, Paris 2000, p. 24.

<sup>4</sup> Quelques exemples. En décembre 1996, feu *L'événement du jeudi* consacrait sa une à «Jésus mis en examen par la science». En 1998, Jésus a été élu «homme de l'année» par l'hebdomadaire français *L'Express*, n° 2477. En décembre 1998, Jésus faisait l'objet d'un hors série du *Nouvel Observateur*. En mars 2000, l'hebdomadaire américain *Newsweek* titrait en une : «Visions of Jesus. How Jews, Muslims and Buddhists view him».

<sup>5</sup> En juin 1996, l'hebdomadaire américain *Time* a consacré un dossier fourni aux liens entre la foi, la prière et la santé.

<sup>6</sup> «Journalisme. La Crise», in *Le Temps stratégique*, n° 86, Mars / Avril 1999, pp. 66-75.